

Une « bombe » dans mon sac à main

LAURENCE DEONNA

C'était il y a trente ans. Parti de Genève, le vol d'Iran Air pour Téhéran transitait dans un aéroport dont j'ai oublié le nom. Ma mémoire, en revanche a retenu quasiment tous les faits advenus durant cette journée de décembre 1984 et l'un d'entre eux en particulier. Pourquoi ai-je agi de la sorte? Avais-je à ce point le sens de la collégialité? Pourquoi ai-je accepté de rendre ce service en dépit de ma connaissance du Moyen-Orient et de ses risques et périls?

Mais commençons par le commencement.

Une baie vitrée donnant sur un tarmac luisant de pluie et peuplé d'avions de ligne sous un ciel gris, telle est la vue offerte aux voyageurs de la salle d'attente de transit, où je viens de prendre place avec mon saint-frusquin: mon précieux sac à main, un vaste fourre-tout et un attirail photographique au grand complet. Déboulent quelques instants plus tard mes futurs compagnons à destination de l'ancienne Perse, laquelle portera plus tard le nom d'Iran. Récemment, en 1979, après que l'imam Khomeiny, sévèrement enturbanné de noir, a chassé du pays Sa Majesté le Shah, somptueusement chamarrée, l'Iran s'est baptisé République islamique.

A voir leurs traits, leurs yeux sombres et leur ressemblance dans l'allure, j'en déduis que les passagers d'Iran Air sont iraniens, tous iraniens, et que je suis la seule peau rose aux yeux bleus en route pour le pays des mollahs (je me trompe, je ne suis pas la seule, voir la suite de l'histoire).

J'ai souvent fait face à cette demande: «Comment avez-vous pu, en 1984, alors que l'Iran baignait dans sa révolution islamique et de sa 'guerre sainte' contre l'Irak, décrocher un visa de journaliste? Vous aviez pourtant tous les handicaps, chère Madame! L'Iran était verrouillé pour les journalistes occidentaux, vous travailliez en indépendante, et comble du comble vous étiez une femme!» Pour un reporter, n'avoir pas de chance est une faute professionnelle et ce visa tant convoité était né, comme souvent pour moi, d'un hasard parmi d'autres hasards.

En 1984, voler sur Iran Air vous mettait d'emblée au parfum. Recouvertes des pieds à la tête d'un uniforme sans forme et ensoufflées quasiment jusqu'aux yeux, les hôtesses passaient leurs plateau repas aux passagers d'un air et d'un geste absents. Le seul sourire qui me sera adressé, je le devrai à l'unique étranger qui, je venais de le découvrir, avait embarqué lui aussi sur ce même vol. Le lorgnant du coin de mon œil, assis juste à ma hauteur de l'autre côté de la travée, je lui trouvai une dégaine du genre «bohème british».

Je sortis mes appareils photos, zooms et cie, je les manipule et les astique sous le regard de mon voisin qui tout en esquissant un sourire, me désigne le siège inoccupé à côté du mien: «Do do you mind if I seat here? Pourquoi pas, me dis-je, laissez-le s'installer; parler à quelqu'un dissipera peut-être un peu de ton angoisse, car angoisse il y a enfermée dans cette carlingue à peine éclairée, qui glisse dans la nuit vers une autre sorte de nuit: les marées des sombres tchadors, le sang, les exécutions des opposants fusillés ou pendus à une grue de chantier...

You're a journalist aren't you? Le sens de l'observation est un défaut professionnel que je partage avec Andrew – c'est son nom – car il se trouve que nous pratiquons le même métier! Avec ce léger bégaiement typiquement anglais, il se raconte et de ce qu'il me raconte, je ne perds pas un mot. Son «fief» est le Moyen-Orient. En particulier l'Iran, où il a travaillé comme correspondant d'une agence de presse et de divers journaux britanniques. Les bouleversements politiques l'ont forcé au départ il y a quatre ans. Or sans qu'il en comprenne la raison (qui devinera jamais les mystères du serial persan?), une lettre lui est parvenue récemment à son domicile de Londres. Signée par un haut responsable du gouvernement de la République islamique, elle l'invitait à participer à un colloque à Téhéran.

Interrompant notre conversation d'informatopathes, un haut-parleur se met à grésiller: une voix masculine au ton comminatoire résonne: «Your attention please! Notre appareil vient de pénétrer dans l'espace aérien de la République islamique d'Iran, les passagères sont priées d'en respecter le règlement et de se couvrir la tête.»

Court instant de silence. Les femmes gardent un visage sans expression (l'habitude sans doute?). Elles attrapent leur sac avec un mouvement d'automate, les foulards jaillissent, les mains les ajustent. Jusqu'à la fillette de quatre à cinq ans qui courrait dans le couloir et doit suivre la mode, elle aussi.

Je sors de mon fourre-tout ma cagoule de ski de laine noire, prévue pour l'occasion, et l'enfile en grimaçant, ça pique et c'est moche. Je ne sais pas encore que je ne la quitterai pas durant tout mon séjour, sauf pour dormir... Eh oui, même lorsque je commanderai une bouteille d'eau minérale par téléphone dans ma chambre d'hôtel, il me faudra remettre ça en vitesse avant l'arrivée du serveur.

Iran Air commence sa descente sur Téhéran. Collée au hublot, je contemple la nuit noire d'hiver (il est un peu moins de quatre heures du matin, heure locale). A l'horizon, des lumières clignotent. Les lumières modestes d'un pays en guerre.

Lorsque je me retourne et commence à ranger mes affaires, Andrew les considère, puis me demande à brûle-pourpoint: «Puis-je voir votre sac à main?» Bizarre, cette question. D'ailleurs Andrew n'a pas l'air dans son assiette, il s'agit, fouille ses poches, ses sacs, mais quand il finit par trouver ce qu'il cherche, ce n'est pas une bonne nouvelle: «Tout à l'heure, j'ai eu un doute – je suis d'un genre plutôt distract et j'ai dû faire mes bagages à la dernière minute. Ce carnet que vous voyez là, dans ma main, l'avais-je laissé à Londres ou l'avais-je bêtement emporté avec moi? Imbécile que je suis, il est là et je ne sais pas qu'en faire, où puis-je le dissimuler?»

Adieu flegme britannique, le murmure qui me parvient du siège d'à côté est un murmure inquiet: «... Je sais que je ne leur échapperai pas, je sais qu'ils me fouilleront à l'arrivée, l'ordinateur de la Sécurité leur crachera mon nom – normal qu'ils le connaissent, après les années que j'ai passées chez eux.» «Voyons, Andrew, votre lettre d'invitation officielle n'est-elle pas un sésame?» «Raisonnement logique en apparence, reste que nous nous préparons à atterrir dans le royaume de l'irrationnel. Dit plus crûment, c'est le bordel depuis la révolution avec ces différentes factions dont on ne sait pas d'où elles sortent, et qui surgissent n'importe où... Quand ils s'y mettent, croyez-moi, leurs fouilles c'est du... du sérieux, enfin, vous voyez ce que je veux dire... et ça peut durer... durer...»

– D'accord, mais enfin, expliquez-vous, qu'y a-t-il dans ce carnet de si terrible, une bombe?

– On peut le dire comme ça, ironise Andrew, ce carnet contient mes notes... Les noms et les coordonnées d'opposants au régime avec lesquels j'ai gardé le contact en sous-main...! Si la Sécurité m'attrape, au mieux je serai renvoyé à Londres par le prochain vol. Au pire... Au pire, je risque de disparaître à Evin...» En mentionnant ce nom, Andrew ravive en moi tout ce que l'on m'a raconté sur la redoutable prison politique de Téhéran. Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule.

Alors que l'appareil déplie ses roues et se pose sur la piste, la supplique que je pressentais s'abat sur moi avec mon cher collègue me tendant fiévreusement son maudit carnet: «Fourrez-le dans votre sac à main, je vous en serai reconnaissant toute ma vie. Contrairement à moi, personne ne vous connaît en Iran.» J'enfouis ces noms, ces adresses et ces téléphones périlleux dans le désordre qui caractérise tout sac à main féminin. Or à peine descendue de l'avion, à peine plongée dans la semi-obscurité d'un Iran dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne porte pas les journalistes dans son cœur, je regrette mon geste. Rendre un service, bravo, mais il y a des limites: pauvre idiote, tu t'es conduite comme une oie blanche du reportage! Imagine que, pour une raison ou une autre – tout ici est tellement aléatoire –, les fouilleuses en tchador derrière leur paravent décident de s'en prendre à toi, et qu'elles tombent sur ce carnet que tu trimballes comme une petite bombe...!

Grâce soit rendue à Allah, ces dames ne se sont pas intéressées à moi. En ce qui concerne Andrew, l'ordinateur a parlé comme prévu et notre ami a bel et bien été interrogé et fouillé, certes pas très longtemps, il n'empêche que... Un taxi nous embarque finalement tous les deux vers la ville: l'aube point tandis que nous découvrons le long de la route les portraits gigantesques de Khomeiny peints sur les façades.

L'objet du délit rejoint son propriétaire et je me jure qu'on ne m'y reprendra plus.

biblio

Le Sel de l'Histoire

Chroniques, Ed. de L'Aire, 2017.

Mémoires ébouriffées

Ed. de L'Aire, 2014.

Kazakhstan – Bourlinguer en Asie centrale post-communiste

Avec photos de l'auteure, Ed. Zoé, 2001, réédition complétée en 2007.

Persianeries – Reportages dans l'Iran des mollahs (1985-1998)

Avec photos de l'auteure, Ed. Zoé, Genève, 1998.

Mon enfant vaut plus que leur pétrole

Ed. Labor et Fides, Genève, 1992.

Syriens, Syriennes (1992-1994)

Avec photos de l'auteure, Ed. Zoé, Genève, 1986.

La guerre à deux voix. Témoignages de «femmes ennemis»

Ed. Le Centurion, Paris/ Labor et Fides, Genève 1986. Dernière réédition chez L'Aire, 2015.

Yémen

Avec photos de l'auteure, Ed. Arthaud, Paris, 1983.



CARTE DE PRESSE, IRAN

bio

Reporter, écrivaine et photographe, Laurence Deonna est née en 1937 à Genève. Elle bourlingue depuis près d'un demi-siècle, avec comme régions de prédilection le Moyen-Orient, du Yémen à l'Iran, ainsi que l'Asie centrale. Elle est l'auteure d'une douzaine de livres, presque tous traduits (voir biblio sélective ci-dessous), et a exposé ses photographies aux USA, au Canada et en Europe.

Son livre *La Guerre à deux voix* a été porté au théâtre et au cinéma.

Lui ont été attribués, entre autres, le Prix UNESCO pour l'éducation à la paix en 1987 et la Médaille d'honneur de vermeil de la Société d'Encouragement au Progrès, à Paris, la même année.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Oertli, de l'Association [chlitterature.ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.